

Phu-truong bang chú' Pháp. — Supplément en français

LA MISSION DE LA FRANCE

Il fut un temps où le loyalisme des Annamites était jugé selon le degré de conviction avec lequel ils devaient prononcer certaines phrases bien senties à l'adresse de la France généreuse et protectrice apportant dans ce pays les bienfaits de sa civilisation.

Ces « clichés » étaient à la mode. Ceux qui en émaillaient leurs discours plus ou moins dithyrambiques n'étaient pas toujours sincères, et ceux à qui ils s'adressaient ne s'abusaient peut-être pas davantage. On savait, de part et d'autre, à quoi s'en tenir, mais cela faisait bien, et ces manifestations de loyalisme verbal devenaient peu à peu une tradition du régime.

Les temps ont changé ; les esprits ont évolué, et au fur et à mesure que Français et Annamites se sont rapprochés dans tous les domaines et par conséquent connus davantage, il entre aussi plus de sincérité dans leurs rapports réciproques.

Les Annamites ne sont plus tenus de manifester bruyamment leur loyalisme envers la France. Il suffit qu'ils acceptent la domination française. Leur demander de l'accepter avec enthousiasme, comme une grâce des dieux ou un bienfait de la Providence, jusqu'à oublier qu'ils avaient une patrie et ne plus la regretter, ce serait peut-être trop exiger. Mais l'accepter comme un fait devant lequel il faut s'incliner et tâcher de tirer de ce fait le meilleur parti possible, c'est ce qu'ils font tous les jours, avec une bonne volonté inlassable.

La conquête de ce pays par la France était une fatalité historique ; sa présence ici est devenue aujourd'hui pour nous une nécessité politique.

Les raisons pour lesquelles cette nécessité s'impose, on les connaît assez, et il est inutile de les rappeler. L'Annam réduit à lui-même serait dans l'impossibilité de se maintenir, de se conserver, et retomberait fatalement sous le joug d'une autre nation, peut-être moins désintéressée et plus âpre, perdant ainsi tout le fruit qu'il a tiré du contact avec la France, de sorte que celle-ci serait encore pour lui la meilleure des sauvegardes.

Mais cette nécessité *politique*, il ne tiendrait qu'à la France, à ceux qui la représentent ici et là-bas d'en faire une nécessité que j'appellerai *humaine*, car elle ne s'imposerait plus du fait de contingences politiques susceptibles de changer au gré des événements et des circonstances, mais en vertu d'une mission de solidarité humaine qui s'inspire du plus noble idéal que puisse servir une grande nation sur

le plan d'un vrai humanisme vivant et élargi, tel qu'il découle de la tradition même de la France.

Que faudrait-il pour cela ?

Il faudrait que ceux qui ont charge des destinées de ce pays « réalisent » toute la grandeur et toute la noblesse d'une pareille mission et qu'ils réfléchissent aux moyens de la remplir convenablement pour le plus grand bien du peuple annamite et le plus grand honneur de la France. Il faudrait qu'ils imprègnent pour ainsi dire toute leur politique du sens de cette mission éminente. Il faudrait même que, dédaignant les voies et moyens ordinaires de la politique qui se traduisent le plus souvent par un gouvernement étroit et une administration jalouse et tâtillonne, ils élèvent leur âme à la hauteur de cette mission humaine entre toutes.

Dans un message à l'Occident de Rabindranath Tagore, que j'ai eu déjà l'occasion de citer quelque part, le grand poète hindou a dit :

« Le fait le plus significatif des temps modernes, c'est que l'Occident a rencontré l'Orient. Une rencontre aussi importante pour l'humanité, afin d'être féconde, doit être accompagnée de quelque grande émotion imaginative, généreuse et créatrice. Il n'est pas douteux que le choix de Dieu s'est porté sur les chevaliers errants de l'Occident et les a mis au service de l'époque moderne ; ils ont reçu les armes et l'armure, mais ils n'ont pas encore conçu dans leur cœur la fidélité à la cause qui peut résister à toutes les tentations de corruption venues du démon. »

Et c'est cela qui donne à cette rencontre un caractère souvent tragique. Une grande tâche est dévolue aux chevaliers errants de l'Occident ; ils n'en conçoivent pas encore toute la beauté et la noblesse. Ils ont reçu les armes et l'armure ; ils ne s'en servent jusqu'ici que pour des buts de conquête matérielle et de domination politique, humiliant ainsi les peuples qui ont eu la malchance de se trouver sur leur chemin, en accumulant dans leur cœur des germes de haine et de rancœur.

L'exemple de l'Inde même est significatif. La rencontre de l'Occident et de l'Orient y est devenue un conflit permanent, conflit qui est passé à l'état aigu et qui est pratiquement sans issue. Les Anglais ne se maintiennent plus dans ce pays que par la force, et les Hindous, dans leur exaspération, ont dépassé toute mesure. C'est un drame formidable qui se joue là-

bas et un drame qui ne laisse pas d'être sanglant.

Il est inutile d'épiloguer sur les torts réciproques des uns et des autres. Quand on en est là, on assume, les uns et les autres, devant l'histoire, une responsabilité écrasante.

Mais que cet exemple de l'Inde nous serve, à nous Français et Annamites. Il ne faut pas que la rencontre de l'Occident et de l'Orient dans ce pays aboutisse à un conflit. Il faut qu'elle se révèle féconde et qu'elle se traduise par un véritable enrichissement d'humanité. Il faut qu'elle permette aux « preux » de France, qui comptent sans conteste parmi les meilleurs chevaliers d'Occident, d'accomplir leur mission.

Pouvons-nous raisonnablement nous attendre à un tel résultat ?

Je réponds sans hésitation : Oui. Oui, malgré l'exemple de l'Inde. Car les Français ne sont pas les Anglais, et les Annamites ne sont pas les Hindous. Non pas que nous leur soyons supérieurs, les uns et les autres. Mais nous sommes différents d'eux. Un peuple mercantile et un peuple mystique ne peuvent jamais s'entendre. Mais deux peuples humains, malgré tout ce qui les sépare, sont faits pour s'entendre, et pourvu qu'ils le veuillent et qu'ils s'y efforcent, il pourra résulter de leur rencontre un véritable enrichissement d'humanité. Tel me paraît être le cas des Français et des Annamites. Nous sommes deux peuples profondément humains, et si par rapport aux Français, les Annamites sont en général d'une tonalité de vie plus basse, — ceci étant la conséquence de ce dynamisme particulier de l'Occident qui fait que les peuples occidentaux vivent toujours d'une vie plus intense que le reste de l'humanité, — ils leur sont au fond semblables.

On a bien des fois remarqué, jusque dans la masse du peuple, les points de ressemblance que présentent les Annamites avec les Français. On a noté leur gaieté, leur bonne humeur, leur esprit railleur et volontiers caustique, leur scepticisme souriant et jusqu'à cette « gaïloiserie » qui se manifeste dans toutes les locutions de leur langage populaire si savoureux et si direct. A un degré plus élevé, on a vanté leur sociabilité, leur sens de la continuité et de la hiérarchie, c'est-à-dire de l'ordre social et de l'ordre politique, et surtout ce qu'on peut appeler leur « sens politique », lequel est bien la caractéristique de l'homme social, si tant est, comme l'a constaté Aristote, que ce dernier est avant tout un « animal politique ».

Mais je crois qu'on n'a jamais encore fait suffisamment ressortir le caractère fondamental de l'Annamite et du Français qui fait qu'ils sont plus capables que tous autres peuples de sympathiser entre eux et d'exercer l'un sur l'autre

cette influence bienfaisante en quoi consiste ce que j'ai appelé la mission humaine de la France.

Car qu'est-ce que le Français ? Le Français est plus qu'un peuple, plus qu'une race, puisqu'il est le résultat de la fusion, du malaxage d'une infinité de races qui se sont rencontrées à travers les siècles dans une contrée prédestinée, sous un ciel béni ; le Français est, suivant un mot que m'a dit un jour un ami français et que je trouve profondément juste, le Français est un *état d'esprit*. On le dit impérialiste : il ne le sera jamais autant que l'Anglais dont l'impérialisme est une nécessité vitale ; on le dit chauvin : il est déjà dépassé dans cette voie par l'Italien façonné par le fascisme ; on le dit militariste : l'Allemand dirigé par Hindenburg ou par Hitler, à ce point de vue, lui disputerait aisément la palme, si on lui laissait licence de s'armer et de faire la guerre, et cette licence, le Reich la prendrait tôt ou tard malgré tous les traités du monde. Le Français est-il au moins mercantile, âpre au gain et habile à exploiter les richesses, comme on le prétend parfois ? Mais chacun sait que dans ces jeux d'exploitation et d'échange, il est largement dépassé par les firmes connues de l'oncle Sam et de l'Union-Jack.

Non, le Français n'est essentiellement rien de tout cela ; il peut, suivant les moments, apparaître sous un de ces aspects passagers ; il représente au fond un « état d'esprit », et cet état d'esprit est la somme de tout ce que la civilisation d'Occident a produit de meilleur sur le plan non plus national, mais humain. C'est Valéry, je crois, qui a dit que l'Europe n'est qu'un cap de l'Asie, et la France est le cap de l'Europe. Elle est la fine fleur de la civilisation qui pousse dans ce jardin enchanté, baigné par la claire Méditerranée et le sombre Atlantique. — Pays d'harmonie et d'équilibre, de sereine beauté et d'ineffable douceur, pays de raison et de sagesse, pays de constante humanité et de juste milieu, appelé à jouer au milieu du déséquilibre croissant du monde moderne le rôle éminent de modérateur et d'ajusteur.

Voici donc ce peuple humain et aimable, qui se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'autrui, aux prises avec un autre peuple qu'il a conquis non point pour satisfaire d'imaginaires besoins d'expansion, mais uniquement dans un but de gloire, car il aime la gloire, et c'est là son seul faible. Que va-t-il faire de ce peuple conquis ? Se contentera-t-il de le dominer et de l'exploiter comme le fait un vulgaire colonisateur ? Non, car ce n'est pas là son fort. Le voudrait-il, ferait-il semblant de le vouloir pour suivre un peu la mode, que toute sa tradition séculaire protesterait là contre. Il vaudrait infiniment mieux pour lui suivre son penchant naturel et laisser agir librement ce fond de large humanisme qui est en lui et qui

ne demande qu'à se répandre pour le plus grand bien de l'humanité tout entière.

Or il se trouve que le peuple auquel il a affaire est justement l'un de ceux, — le seul peut-être dans toute l'Extrême-Asie, — qui soit le plus apte à recevoir son empreinte. C'est le seul qui soit le plus réceptif à l'égard de cet humanisme auquel s'est identifié même l'esprit français. C'est un peuple qui a, comme le peuple français, le sens de la mesure, le goût de la raison, l'amour de la sagesse. On a proposé de le définir un peuple de « paysans cultivés ». Je crois cette définition juste. Nous sommes et nous restons, jusque dans l'élite, des paysans, c'est-à-dire des gens attachés à la terre et au régime patriarcal qui est celui de tous les peuples agriculteurs ; mais nous ne sommes pas des paysans frustes, incultes, nous sommes des paysans cultivés, capables de s'assimiler ce qu'il y a d'essentiel dans la sagesse pratique des hommes. Nous n'avons rien de remarquable, mais nous possédons un ensemble de qualités moyennes et honnêtes qui ont assuré depuis vingt siècles la continuité et la pérennité de notre race. Ces qualités sont au fond les mêmes que celles du peuple français, puisque ce sont des qualités humaines et sociales par

excellence, mais elles sont en général d'un ton plus bas.

Elever ce ton, donner au peuple annamite conscience de lui-même et de ses possibilités, l'aider à devenir une nation moderne évoluant à la fois sur le plan de ses traditions propres et sur un plan plus largement humain, telle est la tâche qui est dévolue à la France, telle est sa mission humaine dans ce pays.

Elle pourrait la remplir en modelant d'abord une élite à son image, une élite qu'elle aura imprégnée de cet esprit de large humanisme qui est le sien, et, par l'intermédiaire de cette élite, amenant peu à peu à la conscience de la pleine humanité les autres couches sociales, pour en fin de compte animer ce peuple tout entier de cet état d'esprit supérieur qu'elle représente si dignement et qui, nous l'avons vu, est la fine fleur de la civilisation d'Occident.

Il ne suffit pour cela que d'élargir son âme et de la remplir de cette « grande émotion imaginative, généreuse et créatrice » dont parle le poète Tagore. Il n'est pas dit que les meilleurs des Français et des Annamites ne soient pas capables d'une pareille émotion. Il convient, en tout cas, de la susciter et de l'entretenir...

PHAM QUỲNH

POLITIQUE D'ÉGARDS

Quand un peuple s'installe chez un autre peuple en dominateur et en maître, c'est au fond une politique de force qu'il applique. Ayant conquis le pays par la force, il ne s'y maintient que par la force. La main de fer peut être plus ou moins gantée de velours, elle reste en définitive une main de fer.

Cette assertion peut paraître brutale ; elle reflète malheureusement la dure et exacte vérité.

Pourtant, contre cette vérité quelque chose en nous proteste. Des hommes appartenant à deux races différentes, ont pu se rencontrer en des chocs violents ; il a pu y avoir au début des vainqueurs et des vaincus, les uns meurtris par leur défaite, les autres tout fiers de leur victoire. Mais un demi-siècle de vie commune, également profitable pour les uns et pour les autres, — comme c'est le cas entre Français et Annamites, — a pu aussi peu à peu effacer le souvenir de ce mauvais rêve, et il est inadmissible qu'aujourd'hui encore ils ne se reconnaissent entre eux d'autre droit et d'autre devoir que celui acquis ou imposé par la force. Le temps est un grand facteur ; il concilie, il apaise, il crée entre les hommes que des intérêts, des devoirs, des charges communes rapprochent des liens chaque jour plus étroits et qui peuvent devenir indissolubles.

Le temps émousse les aspérités et les rudes ses ; il arrondit les angles ; il transforme des pierres rugueuses en cailloux polis, qui se polissent davantage en se frottant tous les jours.

Il doit faire son œuvre dans les relations entre Français et Annamites ; il l'a fait dans une certaine mesure, et ces relations, il faut le reconnaître, en se multipliant sont devenues beaucoup plus cordiales et plus confiantes que dans le passé. Mais aussi il reste encore beaucoup à faire, et il faut aider le temps à parfaire son œuvre bienfaisante.

C'est ici que se substituant ou se superposant à une politique de force qui devient de moins en moins nécessaire doit intervenir ce qu'on est convenu d'appeler une politique d'égards.

Ministre et gouverneur général en ont à l'envi proclamé les bienfaits, voire la nécessité. Une circulaire officielle a interdit le tutoiement à l'égard des collaborateurs indigènes dans les services publics. C'est très bien, mais ce n'est pas suffisant. Certes, le tutoiement est toujours vexant, surtout quand il est traduit mentalement en annamite par celui à qui il s'adresse, car le *mây-tao* annamite est nettement méprisant et péjoratif. Mais il est des façons de dire « vous » qui parfois blessent également. Il est des marques de condescendance qui confinent au mépris. Tout ici est

affaire de nuance, de tact, et le Français qui a la réputation d'être un des peuples les plus polis du monde doit s'y entendre parfaitement. Il suffit, quand il vient à la colonie, qu'il le veuille et qu'il y fasse attention. Il trouvera dans sa bonne grâce naturelle, dans son humeur liante, dans sa simplicité, dans cette sorte de bonhomie et parfois même de bon-garçonisme qui le distingue, ce qu'il faut pour arrondir tous les angles. Il suffit qu'il soit et reste toujours lui-même, et ne se croie pas obligé, par un souci exagéré du prestige, d'être pour ainsi dire en représentation continue devant l'indigène. Le prestige réel émane de la personnalité même, de l'ensemble de ses qualités et de sa valeur morale ; il ne saurait être l'effet de je ne sais quel orgueil de race qui fait que quand on appartient à une race réputée supérieure, on croit avoir le droit de le manifester à tout propos à l'égard d'hommes d'une autre race soit-disant inférieure. Le prestige des uns n'est ainsi fait que de l'humiliation des autres. C'est alors quelque chose de malsain, je dirai même d'inhumain, qui empoisonne et qui gâte tout.

Quel est en somme le but de cette politique d'égards ? Se montrer aimable envers l'indigène pour ne pas lui faire trop sentir sa condition de peuple dépendant et soumis et la lui faire accepter plus facilement.

Cette politique intéresse donc au moins autant les Français qui doivent la pratiquer que les Annamites qui en bénéficient. Je connais de mes compatriotes qui au fond n'y croient pas et peut-être même ne la désirent pas davantage. Ils prétendent qu'étant donnée la position respective des Français et des Annamites, une politique d'égards n'a pas de chances d'être appliquée sincèrement, et qu'entre une attitude nettement distante qui établit une démarcation entre les races et une attitude de pure condescendance aussi humiliante au fond, la première vaudrait encore mieux parce qu'elle est plus franche et nette, parce qu'elle ne produit pas de confusion et d'équivoque, et parce qu'elle entretient chez l'indigène la conscience qu'il n'est qu'un vaincu et ne doit jamais l'oublier. Mais ce sont là des aigris, des sceptiques qui prennent prétexte des moindres incidents et des moindres froissements pour proclamer l'impossibilité d'une véritable entente entre Français et Annamites que tout sépare, selon eux, et chaque jour davantage à mesure que ces derniers prennent conscience de leur situation.

Ils ne croient pas, ces hommes atteints d'une susceptibilité que je qualifierai volontiers de malade, ils ne croient pas au temps et à sa puissance accommodante. Heureusement ils ne forment qu'une minorité. La majorité des Annamites désire, souhaite que cette politique d'égards soit sincèrement appliquée et qu'elle soit généralisée chaque jour.

Je crois que le Français, par l'ensemble des qualités auxquelles j'ai fait allusion plus haut, est plus enclin ou plus apte à cette politique d'égards que tout autre peuple, l'Anglais, l'Américain ou le Japonais, par exemple.

Il n'a pas le préjugé de race. Il est le plus capable de sympathiser avec les hommes d'autres pays et d'autres races. Il reconnaît volontiers toute supériorité d'où qu'elle vienne. Toute sa culture classique qui donne plus d'importance à l'universel qu'au particulier, toute son idéologie « révolutionnaire », — la Révolution française proclamait les droits de l'homme et travaillait à l'affranchissement du genre humain, — l'a préparé de longue date à cette universelle sympathie qui, à travers des individus de race et de couleur différentes, s'adresse à l'homme même, à l'homme partout le même, sous toutes les latitudes, puisqu'il est fait de la même somme de grandeur et de misère qui est le propre de l'humanité tout entière.

Le Français est donc fait pour sympathiser facilement avec l'indigène. Il est plus capable que d'autres peuples dominateurs ou colonisateurs de pratiquer vis-à-vis de l'indigène cette politique d'égards qui tempère ce que la force inhérente à toute domination peut avoir de dureté et de rudesse.

Pour y réussir pleinement, il ne lui suffit, comme nous l'avons dit, que d'y mettre quelque bonne volonté et de laisser agir son amabilité et sa gentillesse naturelles. Ce sont deux qualités qui distinguent le Français de France, et tous les Annamites qui rentrent de là-bas sont unanimes à les vanter. Il ne faut pas que sous des influences diverses, dont la plus forte est peut-être cette fausse conception du prestige dont nous avons parlé plus haut, ces qualités se perdent ou s'émoussent à la colonie. Contrairement à l'antichléricisme ou à d'autres travers ou préjugés de ce genre, il faut qu'elles soient éminemment des articles d'exportation, et d'exportation principalement coloniale.

Pour aider à la réalisation de cette politique d'égards pour le plus grand bien de la bonne entente franco-annamite, il convient de signaler certaines tendances susceptibles de produire des effets contraires à cette politique.

L'une de ces tendances est celle qui consiste à généraliser, à étendre à toute la race les défauts de quelques individus. Les Annamites manquent de sincérité. Ils sont volontiers fourbes et hypocrites. Ils sont ingrats et n'ont pas le sentiment de la reconnaissance. Vils et plats à l'égard des grands et des puissants, ils sont oppresseurs et tyranniques vis-à-vis des petits et des faibles. Quand ils ont une parcelle de pouvoir, ils en abusent et se montrent beaucoup plus durs pour leurs compatriotes que ne peuvent l'être des dominateurs étrangers. Leurs fonctionnaires sont généralement prévaricateurs et concussionnaires. Le mandarin pressure le *nhà-quê* et le receveur

emporte la caisse. C'est au reste une race peu intéressante, n'ayant aucune originalité propre. Race de copistes et de plagiaires ! Leur élite ne se compose que de gens vaniteux et ambitieux qui ne rêvent que de chasser les Français pour prendre leur place et pressurer à leur aise le pauvre peuple.

Voilà quelques-unes des amabilités qu'il n'est pas rare d'entendre de la bouche de certains de nos « protecteurs ». D'aucuns mêmes en émaillent leurs élucubrations qui s'étalent le long des colonnes de certains journaux sous des signatures fantaisistes. Ce qui nous console, c'est que ceux qui les prononcent ou les écrivent ne se classent généralement pas parmi les meilleurs des Français. N'empêche qu'ils accomplissent là une détestable besogne, de nature à creuser davantage, au lieu de le combler peu à peu, le fossé qui sépare les deux races.

Il est une autre tendance qui, sous prétexte de magnifier l'œuvre française, cherche à rabaisser le peuple annamite, à faire fi de toute son histoire ou à l'interpréter avec un parti-pris évident. Aux yeux de ceux qui sont gagnés par cette tendance, les Annamites n'étaient rien avant l'arrivée des Français ; s'ils sont quelque chose, ils le doivent uniquement à la France, et si tous les matins ils n'entonnent pas un éloge de la France généreuse et protectrice comme un hymne de reconnaissance et de grâce, ils sont des ingrats, et pour peu on les accuse d'être anti-français. Ils doivent s'estimer heureux que la France magnanime et désintéressée soit venue leur apporter sa civilisation et ses bienfaits et les tirer providentiellement de l'état d'anarchie et de misère dans lequel ils s'empêtraient depuis des siècles. Il leur est interdit de regretter une patrie qu'ils n'ont d'ailleurs jamais possédée. Car les Annamites n'avaient pas de patrie ; ils formaient une race qui a eu peut-être quelque vitalité, mais ils étaient loin de constituer une nation. Ils étaient d'ailleurs tellement malheureux, opprimés par des dirigeants de leur race, qu'ils accueillirent avec joie il y a cinquante ans les Français comme des libérateurs. Il suffisait d'une poignée de ceux-ci pour conquérir tout le pays. Des gens qui se laissaient conquérir si facilement ne devaient avoir aucune notion de la patrie ni

de la race. C'étaient des gens parfaitement méprisables...

Oui, ils l'auraient été certainement, si les choses s'étaient passées aussi simplement et de la manière qu'on prétend. Mais la vérité était tout autre, la vérité vraie et non pas celle qui s'interprète suivant la fantaisie de chacun.

Si la conquête du Tonkin par les Français il y a cinquante ans fut relativement facile, c'est qu'elle était venue à un moment où par suite de la singulière faiblesse du gouvernement de Hué et de l'incurie de ses représentants au Tonkin, la population lasse des méfaits d'une piraterie triomphante, était profondément découragée, manquait totalement de ressort et ne pouvait opposer qu'une résistance bien molle à ces nouveaux venus de l'Occident que la légende populaire avait représentés comme des êtres étranges disposant d'engins diaboliques. Mais c'est une grave erreur de croire que les soldats français furent accueillis avec empressement, voire avec reconnaissance par les populations indigènes comme des sortes de sauveurs.

De fait ces populations ne tardèrent pas à prendre une conscience nette de la situation, et si après une conquête facilitée par un exceptionnel concours de circonstances, on eut à entreprendre une pacification longue, dure, pénible, qui ne s'est terminée qu'à la veille de la guerre européenne avec la mort du Đê-Thám, il faut bien penser qu'elles n'étaient pas tout-à-fait étrangères à toutes ces difficultés. Lutte inégale entre une puissance organisée et des forces sporadiques, justement parce qu'elle sont spontanées, populaires, mais lutte quand même et qui montre que l'état de choses actuelles ne s'est pas imposé sans heurts, sans accrocs...

Mais le passé est le passé, et rien ne sert, dans un but discutable, de rouvrir dans le cœur des gens une blessure intime, profonde, qui a demandé bien du temps pour se cicatrifier.

Passons l'éponge sur le passé, et puisque nous sommes obligés de vivre ensemble, évitons les froissements inutiles et organisons notre vie commune sous le signe d'une vraie politique d'égards réciproques.

PHẠM QUỲNH



L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION COLONIALE

On ne connaît pas assez en Indochine l'œuvre de notre École des Beaux-Arts. Nous avons reproduit dans notre précédent numéro un compte-rendu de la Dépêche Coloniale sur l'exposition de peintures sur soie d'élèves et d'anciens élèves de l'École à l'Agence économique de l'Indochine à Paris. Nous publions ce fois un article du Temps ou l'éminent critique d'art LÉANDRE VAILLAT donne son impression autorisée sur les travaux de l'École exposés au Palais de l'Indochine à l'Exposition de Vincennes.

* *

Tandis que M. Groslier, au Cambodge, que les Hollandais aux Indes Néerlandaises, ainsi que M. Ricard au Maroc, s'attachent à ranimer la flamme de l'artisanat indigène, et en surveillent la résurrection avec les yeux jaloux des anciennes corporations pour leurs maîtres et apprentis, M. Tardieu, directeur de l'école des beaux-arts de Hanoï, fait un pas de plus à la rencontre, sinon de l'Occident, du moins de ce que l'Occident peut apporter à l'Orient, sans dénaturer le caractère de celui-ci. Nous comprendrons comment en entrant à la pagode d'Angkor. Le rez-de-chaussée est occupé par des travaux indigènes, dont le mieux qu'on puisse dire est qu'ils témoignent d'une habileté surprenante, mais employée à exécuter des modèles venus de la métropole et sans aucun rapport avec la vision d'Extrême-Orient. C'est exactement ce qui se passe au Japon. Et, comme au Japon, ces sortes d'ouvrages sont exécutés en famille, pendant la saison où les cultivateurs ne sont pas occupés aux rizières.

Cette industrie familiale, si patiente et si appliquée, M. Tardieu voudrait l'atteindre par le moyen de professeurs formés à son école, et qui agiraient sur elle à la manière dont nos professeurs départementaux d'agriculture agissent sur le paysan français. D'où la création, en octobre 1925, d'une école des beaux-arts à Hanoï, dont les élèves exposent leurs travaux au premier étage de la pagode d'Angkor. Nous avons là, sous les yeux, le résultat de cinq années de tâtonnements, que relie une pensée directrice.

La première chose qui appelle notre attention, ce sont des relevés d'architecture ancienne, notamment celui du Dinh (hôtel de ville) de Dinh-Bàng. Il est assez neuf et, croyons-nous excellent, d'imposer à de futurs peintres un stage d'architecture : ils y prennent à la fois une bonne leçon de mise en place et une opinion des surfaces à décorer, par conséquent de la convenance architecturale qu'ignorent tant de peintres appelés à couvrir une muraille (compariez Puvis de Chavannes et ses voisins du Panthéon). Dans le cas particulier de l'Indochine, cette méthode donne aux élèves le

sentiment du caractère de leur pays. Des monuments remarquables ont jadis été construits en Indochine. Rien n'a été tenté pour continuer ces traditions. L'enseignement s'imprègne des principes qui inspirèrent l'édification de ces monuments et leur décoration. Ces principes résultent des nécessités du climat, de même que les formes décoratives viennent des éléments de construction et des formes propres à la nature du pays. Faute de documents pratiques, d'enseignement permettant cette étude à l'école même, comme il arrive en Europe pour l'architecture classique, on est conduit à consacrer six heures par semaine à des relevés *sur place* des monuments caractéristiques. Les élèves établissent ainsi les canons des architectures traditionnelles de leur pays, comme le fit Vitruve pour l'art de son temps. Ainsi se constitue peu à peu un *corpus* d'architecture indochinoise, d'autant plus précieux que les monuments se font de plus en plus rares, en raison de la fragilité des matériaux employés, bois et briques. Les résultats excellents de cette méthode ont facilité l'ouverture, en octobre 1925, à l'école des beaux-arts, d'une section d'architecture qui forme des architectes indigènes, destinés à être employés au service des bâtiments civils ou à exercer la carrière d'architecte privé. Les Annamites font beaucoup construire, et l'on peut espérer que par ces moyens on fera comprendre la sottise d'une villa de banlieue parisienne sur des boulevards indochinois, et la conciliation possible des traditions locales avec une adaptation aux besoins de la vie moderne. Pour notre part, nous n'avons jamais soutenu d'autre cause en ce qui concerne la reconstruction des provinces dévastées, et de la maison française en général.

On nous montre ici quelques travaux choisis des élèves de cette section. Voici un projet de cercle annamite : dans l'architecture annamite, qui dérive de l'architecture chinoise, mais considérée à une époque de décadence, les toits s'incurvent. L'auteur du projet a cru devoir revenir à la bonne époque, et il a couvert l'édifice d'un toit de tuiles vertes du plus heureux effet. Au surplus, le plan est bon. Notons le curieux rendu d'un de ces jeux d'échecs qui se jouent en plein air, dont les pions sont figurés par des êtres vivants qu'on dirige du haut d'une tribune. Voici un service administratif et religieux dans un village réformé, une maison commune, une école, une maternité. Le plan témoigne d'une intelligence de la vie décente et saine que peut mener un indigène sans renoncer à ses traditions ancestrales.

Parmi les cours professés à l'école des beaux-arts de Hanoï, il en est un d'urbanisme. On le doit sans doute au passage en Indochine d'un urbaniste remarquable, M. Hébrard, dont on

voit à la pagode d'Angkor les beaux plans d'aménagement exécutés pour Saïgon et pour Hanoi. M. Pinaud a succédé à M. Hébrard, mais il est placé sous les ordres de M. Pouyanne, ingénieur des ponts et chaussées, directeur des travaux publics. M. Pouyanne, sensible aux œuvres d'art, a trouvé dans la terre, à Thanh-hóa (province du nord de l'Annam), une importante collection de poteries chinoises depuis le douzième siècle, que l'on admire au musée Guimet. Mais enfin les travaux publics sont une chose et l'urbanisme, cet art de la composition générale, en est une autre. Quoi qu'il en soit, il serait assez vain de séparer, comme il en est vaguement question, la section d'architecture de la section de peinture et de modelage. Scinder en deux l'école des beaux-arts d'Hanoi équivaldrait à dissocier un enseignement dont les chapitres, dans leur solidarité même, reflètent la somme des arts dans une discipline classique.

Il serait assez artificiel de parler des relevés d'architecture que font les élèves de première année, en gardant le silence sur les peintures ou les sculptures à quoi les conduisent ces travaux préliminaires. D'autant que ces œuvres peintes ou sculptées préparent leurs auteurs à exercer dans la suite des fonctions délicates qui équivalent assez bien à celles des inspecteurs des arts indigènes au Maroc ; ces peintres et sculpteurs sont appelés à contrôler le travail familial, à le guider, à le maintenir dans la tradition pure, à l'empêcher de glisser dans la contrefaçon européenne qu'on observe au rez-de-chaussée de la pagode d'Angkor. Au reste, pour bien juger de ces peintures et des sculptures, il faut faire abstraction de la critique d'art proprement dite, et les classer en fonction moins de nos critères européens que d'une convenance ethnographique. De ce point de vue, on aura vite distingué entre les peintures des Européens qui ont passé en Indochine, des Indochinois qui ont passé en Europe, des Indochinois qui sont restés là-bas, physiquement et moralement des Indochinois qui, strictement enracinés, peignent sur toile, à la manière européenne, ou sur soie, à la manière chinoise.

Les peintures sur soie de Nguyễn Phan-Chanh sont de purs chefs-d'œuvre. Si son *Bol de riz*, ses *Couturières*, son *Repas*, sa *Laveuse de vaisselle*, ses *Chanteurs ambulants*, sa *Marchande de coquillages* nous rendent sensibles les moindres nuances de la vie indigène, c'est qu'ils sont vus par un artiste qui soupèse une vision ancestrale avec les procédés traditionnels d'une subtile technique, tout en aplats, presque sans modelé. Nguyễn Phan-Chanh a créé la peinture indochinoise. Avant lui, elle n'existait pas. Cet élève de cinquième année, timide, sensible, d'abord persécuté par ses camarades, a fini par s'imposer à eux comme un maître. C'est lui qui, à M. Tardieu lui demandant pourquoi il laissait inachevée une

peinture sur papier représentant un paysan au marché, répondit : « Je ne trouve personne assez idiot. »

Ses ouvrages ne doivent pas nous rendre injuste pour ceux des autres élèves qui peignent sur soie, ni pour ceux qui peignent à l'huile et nous retracent avec bonheur soit les gris argentés de l'automne tonkinois, soit les intérieurs orfèvres. Nous voudrions presque tous les nommer. Faut de place, nous ne pouvons que citer Mlle Lê Thi-Luu, élève de troisième année, qui nous montre un charmant portrait de femme. Le cas de cette jeune fille vaut qu'on s'y arrête, car en Indochine la femme reste strictement dans la dépendance de l'homme. Le féminisme indochinois remporte ici une victoire, mais sans provocation ni système. Mlle Lê Thi-Luu, très respectée de ses camarades, vient à l'atelier, vêtue du costume traditionnel ; elle porte le pantalon de soie noire et a les dents laquées noires. Accordons aussi un regard attentif au beau *Portrait de ma mère* par Nguyễn Nam-Son, le plus ancien élève de M. Tardieu ; celui-là est venu achever ses études à Paris, et il est retourné dans son pays. Intermédiaire désigné entre les professeurs et les élèves, il a rendu de tels services qu'on lui a confié l'enseignement tout entier du cours préparatoire.

À côté de ces peintures, on verra des gravures sur bois en couleurs, à la gouache, et tirées par les élèves eux-mêmes avec un tampon en feuilles de latanier. On verra aussi, dans la première salle, des sculptures d'autant plus remarquables qu'il n'y a pas, à proprement parler, à l'école des beaux-arts de Hanoi, d'enseignement de la sculpture donné par un sculpteur. M. Tardieu, peintre lui-même, et de talent, dirige le cours de modelage (section peinture et modelage), mais se garde bien d'enseigner à ses élèves les trucs professionnels inhérents à un atelier de sculpteur. Il en résulte un sentiment très pur, qui se manifeste dans des œuvres admirables, comme la tête de jeune fille annamite exécutée en bronze par Vu Cao Dan. Celui-ci, avec Georges Khanh et un autre dont nous avons oublié le nom, ont exécuté à eux trois les frises en bas-relief qui, sur le pourtour de la salle, représentent le riz, la pêche, les mandarins, les métiers de la rue, inspirés des bas-reliefs d'Angkor. Des grilles et des consoles en fer forgé, de grands kakémonos, des nappes en dentelle de Mlle Lê Thi Luu, nous initient à cette solidarité de peinture, de la sculpture et des arts appliqués, dans l'école de Hanoi.

M. Tardieu, d'origine lyonnaise se souvient que Lyon dut longtemps sa supériorité à ce fait qu'elle posséda jusqu'au dix-neuvième siècle, avec Saint-Jean et Bergeron, une école de peinture. Elle perdit son avance le jour où elle n'eut plus ses peintres à elle, lorsque Paris eut centralisé tous les cabinets de dessin où désormais venaient s'approvisionner les fabri-

cants de Creteld, d'Allemagne, d'Angleterre. M. Tardieu demande donc à ses élèves des modèles de tissus. Trois d'entre eux ont fourni des dessins pour des étoffes d'ameublement en soie de Hadong, tissées sur des métiers primitifs, en bambou. L'une d'elles, verte, est somptueuse. Depuis longtemps, on réclame au Tonkin la fondation d'une école de tissage. A quels résultats ne parviendrait-elle pas, dans ce pays grand producteur de soie ? Des meubles en bois de trac et de gu, un surtout de table en bronze, des boîtes d'argent ciselé, des boîtes de laque noir et or, un châle brodé, des paravents, un salon de laque d'or, d'une splendeur impériale, achèvent de démontrer qu'il n'y a pas plusieurs dessins, le dessin d'art et le dessin industriel, mais un dessin appliqué à divers objets.

Le sol du salon de laque est recouvert d'un tapis au point noué, exécuté par la société Texor dans ses ateliers de Hanoi, d'après la composition d'un élève de l'école. Excellent exemple à l'appui d'une collaboration entre les artistes et les industriels. Jusqu'à présent la société dont il s'agit s'inspirait généralement de modèles chinois, d'ailleurs exécutés au point noué, avec beaucoup d'intelligence, comme chacun peut s'en assurer au rez-de-chaussée de la pagode, où l'on ne voit rien d'autre à signa-

ler, sinon les dioramas de Cazebon et de Marliave, tenus dans des gris délicats.

Avec les travaux de l'école des beaux-arts de Hanoi voisinent ceux de l'école de Bien-Hoa, en Cochinchine, que dirigeant M. et Mme Balick (les céramiques personnelles de Mme Balick sont excellentes), de l'école de Thudaumot, où l'on exécute de bons meubles, de l'école de Pnom-Penh, au Cambodge, qu'a fondée M. Groslier, et qui tend à une reconstitution de l'artisanat corporatif.

Une autre comparaison s'impose avec l'exposition archéologique du deuxième étage, pour relier le présent au passé. M. Tardieu excelle à cette liaison, sans jamais rester en deçà ni en delà de la ligne ténue qui sépare l'euro-péanisme déraciné d'une copie stérile.

Nous nous sommes laissé dire que des prêtres d'Extrême-Orient, inquiets de la déformation de leur rituel, avaient demandé à M. Sylvain Lévi, le professeur du Collège de France, de retrouver, à l'aide de sa connaissance du sans-crit, l'orthodoxie d'un culte dévié. Pareillement, avec sa science du dessin et son goût sûr, le fondateur de l'école des beaux-arts de Hanoi est sur le point d'accoucher une nation de son art.

LÉANDRE VAILLAT

LA GRAMMAIRE DE L'ACADÉMIE

La grammaire de l'Académie française paraît aujourd'hui. Préparons-nous à l'entendre discuter : il n'est rien qui passionne plus les Français que leur propre langue. Ce qu'on peut en tout cas affirmer dès maintenant, c'est que l'Académie ne fait en la publiant qu'obéir à ses statuts et remplir son office.

L'article 26 des statuts arrêtés par le cardinal de Richelieu portait en effet qu'il serait « composé un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique » Ce sont là des choses fort diverses. Donner une grammaire et un dictionnaire, tels que les a toujours entendus l'Académie, ce n'est pas constater de quelle manière on parle dans le moment même, moins encore de quelle manière on a parlé jadis : c'est démêler comment parlent les gens qui parlent bien, bref, quel est le « bon » usage ; c'est vouloir rendre un service analogue, si j'ose employer une comparaison si saugrenue, à celui qu'ont rendu des connaisseurs en codifiant les règles conventionnelles et jusqu'à eux assez lâches du tennis ou du rugby. Faire une poétique et une rhétorique, au contraire, ce serait entreprendre une sorte de manuel pratique d'esthétique, c'est-à-dire une bien folle besogne. Et voilà pourquoi il est fort probable que l'Académie ne composera jamais la poétique et la rhétorique que désire le cardinal, alors qu'elle a publié sept éditions de son dictionnaire et qu'elle vient de nous munir de sa grammaire.

Elle a d'ailleurs mis quelque deux cent trente-sept ans à méditer celle-ci ; souhaitons qu'elle soit un peu plus vive à préparer la prochaine, car il est bon que les grammaires, comme les dictionnaires, soient adaptées de temps en temps.

Mais ces Immortels sont d'une frivolité, vraiment !... Savez-vous pourquoi il leur a fallu si longtemps ? Parce que, disaient-ils, le travail de grammairien est « sec, épineux et sans aucun agrément ». Il est vrai que c'est sous la Régence qu'ils alléguaient cette raison... Dès les premiers temps et pour obéir à M. le Cardinal, Chapelain vait été chargé d'établir un plan ; mais ce n'est qu'en 1695 que les Quarante songèrent à se mettre à l'œuvre. Ils y songèrent quelque cinq ans. Enfin en 1700 ils nommèrent une « commission » comme nous dirions, mais, n'étant composée que d'une seule personne, celle-ci ne prit pas plus de six ans pour « aboutir » : c'est en 1706 que parut chez Coignard le *Traité de la grammaire française*, publié au nom de l'Académie par M. l'abbé Régnier-Des-marais, son secrétaire perpétuel. Il faut avouer que le livre n'eut pas beaucoup de succès ; mais ne nous en étonnons pas, puisqu'il y manquait l'essentiel, à savoir la syntaxe. Pourquoi manquait-elle ? Parce qu'il avait été entendu qu'elle ferait l'objet d'une étude particulière. Cette étude, l'Académie attendit douze ans pour l'entreprendre. Enfin, elle s'y mit en 1718. Mais la plupart des académiciens

la jugèrent si fort dépourvue d'agrément que, moins d'une année plus tard, ils y renoncèrent. Il leur a fallu deux cent onze ans ou environ pour se décider à recommencer l'ouvrage et à l'achever, après d'assez longs efforts, en 1931.

D'autres, plus qualifiés, diront ce qu'ils pensent du livre et s'il convient de le critiquer. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'opposition de principe que l'idée d'une grammaire de ce genre, d'une grammaire-code, soulève chez un grand nombre de personnes. Rien ne nous semble plus injustifié, et nous voudrions dire pourquoi.

Les classiques croyaient qu'il y a un art, une beauté, et des règles pour les atteindre : voilà pourquoi le cardinal de Richelieu demandait à son Académie une rhétorique et une poétique. Mais nous savons à présent que la beauté est variable, que l'art est divers et que les règles de l'art sont une illusion. Nous le savons parce que nous avons le sens historique. Qu'on songe qu'un classique écartait comme gothiques, barbares et affreuses toutes les formes de beauté, de morale, de sensibilité antérieures à son temps : quelle étroitesse ! Le romantisme, en nous donnant le sentiment de l'histoire, a tant fait pour notre bonheur que, ne fût-ce qu'à cause de cela, nous devrions aimer le dix-neuvième siècle. De quel trésor de nuances intellectuelles, morales, sentimentales, esthétiques, il nous a enrichis en nous apprenant à goûter les choses humaines dans leur évolution, à comprendre, à comparer, à sentir, tous les genres de sensibilité qui ont régné dans le temps et dans l'espace ! Certes, il n'est par sûr que nous ayons gagné en profondeur autant qu'en étendue, et je ne sais pas si l'intelligence pure a progressé, mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ait reculé non plus. Aujourd'hui, nous sommes comme imbibés d'histoire, et les sciences morales s'en trouvent transformées : la grammaire est devenue l'histoire de la langue, disions-nous l'autre jour ici même, comme la science du droit, est devenue l'histoire du droit ou les théories sur les fondements de la société l'histoire de la société. Et c'est très bien ainsi, car la grammaire, par exemple, qu'est-elle au dehors de l'histoire ? Pas grand'chose : une anatomie, peut-être, et encore !... Grâce à la philologie, l'herbier de plantes sèches se remet à vivre parce qu'on étudie chaque plante dans son évolution ; on la voit naître, se développer, mourir. Rien de plus riche, de plus délicieux que la philologie (on voit dans quel sens étroit nous employons ici le mot). Disons même de plus utile, car nul ne saura vraiment bien son français s'il n'en a du moins quelque teinture. Certes, ce n'est pas moi qui médierai de la linguistique ! La pauvre grammaire d'autrefois, ce catalogue (et cruellement incomplet) avec « le moyen de s'en servir », fait triste figure à côté de cette science magnifique. Seulement elle était bien utile, la vieille grammaire, avec ses « règles » et ses « fautes » !

En matière de langage il faut être conservateur et je dirai même légèrement réactionnaire. Il le faut parce que non seulement il n'y a pas le moindre avantage à ce que le français évolue rapidement, mais il y a même à cela de très grands inconvénients. Voyez-vous quelque intérêt à ce que les générations soient séparées trop rapidement par leur langage ? Il est à désirer que les chefs-d'œuvre de notre littérature vieillissent le plus lentement possible et qu'ils demeurent accessibles à tous aussi longtemps que cela se peut : quand un peuple possède les trésors du nôtre, il ne faut pas qu'il soit comme le riche devant son coffre-fort plein d'or, mais dont il a perdu la clef. Il semble utile aussi que le français soit le même partout, que ses mots aient partout le même sens, que ses tours de syntaxe expriment partout les mêmes nuances, bref que le langage soit aussi bien fixé et régularisé qu'il se peut, fût-ce parfois d'une façon un peu arbitraire et conventionnelle, de manière à être vraiment commun. Enfin, puisque tout le monde s'accorde à trouver que notre langue était arrivée aux dix-huitième siècle, et nous ajouterons dans la première moitié du dix-neuvième, à une perfection remarquable, il n'y a pas de raison pour souhaiter qu'il s'éloigne trop vite de ce point d'excellence, surtout quand nous voyons que c'est pour se gâter et perdre les qualités, de clarté, de netteté et de précision qui lui avaient valu l'audience du monde.

Oh ! certes, il ne s'agit nullement de recommander qu'on parle et écrive un français archaïque. Une langue est, jusqu'à un certain point, un être vivant... Je dis jusqu'à un certain point, parce qu'on a fait un grand abus de cette notion-là. Pour beaucoup, et des plus qualifiés, la philologie est comme une sorte de biologie : même, on admet couramment que rien ne saurait influencer sur la langue, et qu'elle sait bien se débarrasser toute seule de ce qui lui nuit. Cela devient un véritable mysticisme linguistique. Pourtant, non, la langue n'est pas tout à fait comparable à un organisme vivant, moins encore à une divinité, et les lois philologiques n'ont point le caractère de nécessité des lois naturelles. Soumise, d'ailleurs, à mille influences extérieures qui n'ont rien à voir avec son propre déterminisme, l'évolution du langage est bien loin de se faire exclusivement selon ses lois propres et, pour ainsi dire, internes. Par exemple, il est indiscutable que le français est extrêmement enlaidi par le jargon parlementaire ou officiel et par le jargon scientifique qui, constamment véhiculés par les journaux, entrent de plus en plus, hélas ! dans l'usage commun. C'est ainsi qu'une quantité de forces étrangères viennent troubler le développement naturel du français. Il s'agit seulement de le défendre contre cela, d'empêcher du mieux possible sa déformation artificielle. Car, encore une fois, il n'est pas question de faire remonter le fleuve vers sa source et de rame-

ner la langue, par force, à un état qu'elle a dépassé, qu'il soit d'ailleurs fâcheux ou non qu'elle l'ait dépassé. En revanche, pousser, hâter sa transformation, cela paraît peu sage.

C'est pourtant ce que font les philologues par leur action directe dans l'enseignement et dans ses manuels, par leur autorité aussi et par l'influence qu'on a toujours sur le public lettré lorsqu'on lui annonce qu'on parle au nom d'une science qu'il ignore généralement. Les linguistes s'intéressent si vivement aux changements du français qu'en fait ils les favorisent de toutes leurs forces : c'est bien naturel. Certes, noter la fin de certaines manières de parler, l'apparition de certaines autres, c'est leur devoir. Pourtant ces morts et ces naissances sont également fâcheuses : tout d'abord parce que ce sont des nouveautés ; ensuite par ce que ce que nous perdons, c'est presque toujours un beau mot, une locution vive ou une nuance de syntaxe, tandis que nous ne gagnons guère que des formes plus lourdes, plus grossières, moins précises et moins agréables à l'oreille que ne l'étaient les anciennes : Pédanterie et Prétention, voilà en effet les deux déesses qui président actuellement à la transformation du français. Encore une fois que les philologues enregistrent celle-ci : C'est parfait ; mais qu'ils l'enregistrent avec satisfaction, qu'ils l'encouragent même de leur mieux, et non seulement par leurs conseils, mais par leur exemple, ce ne l'est point. Je songé ici particulièrement à M. Alfred Meillet, le plus admirable de nos linguistes peut-être, qui a écrit des livres entiers en affectant d'ignorer le parfait défini, sous prétexte que ce temps est mort dans le langage parlé (chose inexacte d'ailleurs : il suffit pour s'en rendre compte de voyager dans le Midi).

Il est certain que c'est par l'usage oral qu'une langue se renouvelle d'une façon saine, et il ne s'agit nullement d'encourager la formation d'un français littéraire qui deviendrait peu à peu tout différent du français parlé, d'un « français langue morte » ; néanmoins il ne faut pas admettre non plus que toutes les manières de parler se vaillent et que nous soyons condamnés à écrire prochainement : « Pourquoi donc c'est-ique vous partez ? » ni : « J'ai plusieurs endroits à aller », ou : « Je ne sais toujours pas quelles têtes elles ont. » Assurément ce serait encore moins déplorable que de dire, comme on le fait couramment au Parlement : « Pour l'obtention de la solution de la question ». Mais M. Meillet reconnaît lui-même que la langue française « a été créée par le travail d'une élite intellectuelle et d'une élite sociale ». Il n'y a pas de raison, quoi qu'il en pense, pour croire qu'il en doive être désormais autrement. Il a toujours existé, en dehors des idiomes proprement locaux (des « patois », comme on dit fort mal), un bas français, et c'était, au dix-huitième siècle

encore, une qualité dont on aimait à se flatter, donc assez rare en somme, que de « bien parler », c'est-à-dire correctement, conformément au « bon usage ». C'est celui-ci auquel nous nous intéressons ici. Il nous semble bon qu'il soit fixé, fût-ce d'une façon légèrement arbitraire, et qu'il soit reconnu, admis, exemplaire.

Assurément, les analyses théoriques des anciennes grammairiennes étaient insuffisantes, et leurs inventaires par trop incomplets. Mais nous avons besoin d'une grammaire qui, d'une part, freine légèrement, et qui, de l'autre, ressuscite l'idée de « règle » et l'idée de « faute », sans trop se soucier d'être un peu conventionnelle. Je sais bien : il n'y a rien de moins scientifique que la notion de « faute de français ». Il n'y en a pas : il y a des manières de parler propres à tel ou tel individu, et qui sont très intéressantes. En outre, tout langage étant nécessairement une logique (à défaut de quoi il ne serait pas langage), il n'y a pas une seule tournure, fût-elle la plus « vicieuse » du monde, qui ne puisse être expliquée, donc justifiée, n'est-ce pas ? Voilà le point de vue philologique, et c'est celui de toutes les grammaires d'à présent, même de celles qui sont destinées aux écoliers : elles se contentent de constater les formes actuelles et de les cataloguer indistinctement, ou, pour mieux dire, avec une légère préférence en faveur des plus récentes, de celles qu'aucun de nos bons écrivains actuels n'a encore adoptées (ce serait extrêmement facile à montrer sur-le-champ, par des exemples tirés de deux ou trois d'entre elles). Nous estimons en toute sincérité que telle ne devrait pas être une grammaire destinée à servir pratiquement. L'Académie française n'a pas à faire œuvre de science : elle doit déterminer quelles sont les « règles », par conséquent quelles sont les « fautes », bref quel est le « bon usage » du français ; on ne saurait trop le répéter. En faisant cela (quelles que soient, par ailleurs, les discussions théoriques que puisse susciter son manuel), elle nous rend service. Victor Hugo ne méprisait pas les grammairiens de l'ancienne mode. « Ce sont des ouvriers utiles, disait-il. Ils réparent, ils racommodent la langue, incessamment ravagée et effondrée par ces lourdes charrettes de prose et d'éloquence que les journaux, la presse, le barreau, les tribunaux et les Chambres font partir chaque matin pour les quatre coins de la France, et, il faut le dire, ébranlée quelquefois, mais d'une autre manière, par le passage royal des grands écrivains. Ils pavent la grande route royale des idées. » Bien peu scientifique, ce Victor Hugo ! On souhaite néanmoins, aujourd'hui, quelques-uns de ces grammairiens-voyers dont il parle.

JACQUES BOULENGER.